

mières si précieuses à la médecine pratique, ne montre le plus souvent que les produits de la maladie et les effets de la mort. Ainsi celui qui contemple un champ de bataille après le combat, ne voit que les tristes résultats de la guerre, sans pouvoir même en conjecturer les causes, ni se représenter l'ordre de la bataille et les circonstances de la lutte.

Poursuivant sa pensée, pour prouver que ce n'est pas dans le cadavre seul qu'il faut étudier la merveilleuse structure de l'homme, l'orateur termine par une figure dont on peut admirer l'éloquence, mais dont il est permis de contester la justesse. Tournant ses regards vers la contrée qui fut le berceau, le sol classique des arts et de la civilisation, qui ne présente aujourd'hui que la solitude du désert, et le silence de la mort, il se demande si, dans ces lieux, rien peut indiquer le mouvement, les richesses, la splendeur d'autrefois?

Ce sont les idées, souvent les paroles du professeur que je rapporte, je suis loin d'adopter toutes ses conclusions, ainsi qu'on le verra par mes remarques personnelles. En combattant des systèmes qu'il considérait comme faux ou dangereux, par intervalles, le but a été dépassé par lui ; il a exagéré, à mon avis, lorsqu'après avoir établi que, dans les altérations morbides, et dans les remèdes, il y a souvent quelque chose de spécifique dont la manière d'être est révélée par l'observation, il a soutenu que c'est à l'observation seule que la clinique a dû tous ses progrès.

L'étude de la physiologie porte l'auteur vers l'examen du système de Broussais, qui régnait alors presque sans partage. Il nie la possibilité d'arriver par cette voie à deviner, à connaître la pathologie. C'est là le point de départ de sa résistance, de ses attaques contre la théorie de l'irritation. Cette lutte, cette controverse qui aujourd'hui nous laissent bien calmes, bien indifférents, agitaient, à l'époque, la mé-